

Laure Watrin et Layla Demay, chasseuses de volailles !

par Elisabeth Sancey

Après « Les pintades à New York », voici leurs cousines françaises. Nous sommes entrés dans le poulailler pour choisir les plus beaux spécimens.



VRAIMENT TOUTES DES PINTADES

LA GOUAILLEUSE DE MONTMARTRE

Avec elle, la révolution couve : « Comtesse ou concierge, tout ça, c'est pareil. » Difficile à apprivoiser, coquette et entourée d'une vaste famille, elle piaille comme une charretière. Comme Mick, la cantinière de Montmartre. Les auteurs d'« Une vie de pintade à Paris », Layla Demay et Laure Watrin, deux expatriées revenues observer leurs congénères, ont craqué pour cette titi des faubourgs qui appelait Delanoë son « petit Bertrand ». « A 76 ans, elle continuait à rendre visite à ses "petits vieux" à l'hôpital », pour leur chanter « Ah, le petit vin blanc... ». Avant de broyer du noir au Quick, quand « un genou mal en point et la "vieillesse" l'ont fait renoncer à grimper en haut de la butte. Eh oui, à Paris, les vieilles dames respectables tuent le temps dans les fast-foods », concluent les pintades en chef, de leur plume tendre.

Paul. Un petit coin de paradis doublé d'un excellent point d'observation de la basse-cour locale... La branchitude ? « C'est d'un commun... Heureusement, ce n'est pas contagieux ! »

LA MODEUSE DU XIX^e

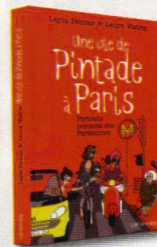
Elle, c'est l'antidote d'un mal qui frappe les Parisiennes : « la dictature de la demi-portion ». Vous savez, cette tendance à saupoudrer les phrases de diminutifs affectueux : « ma petite robe noire, ma petite salade »... « Mais que diable, s'insurgent les auteurs, les Parisiennes ne devraient pas capituler face à la mièvrerie. Allez, grandes pintades, montez sur vos grands chevaux, sortez le grand jeu, et tant pis pour la tendresse, bordel ! » Message reçu par la modeuse du XIX^e, qui affiche des cheveux « teints en bleu ou en rouge, noués avec un foulard rapporté d'Abid-

jan par sa cousine. Son obsession, c'est la lingerie. Rien ne lui fait peur, pas même la culotte rouge avec ceinture impression panthère. Ce qui la fait marrer : voir que tous les designers s'inspirent des filles comme elle ».

LA POULE MOUILLÉE DU SPORT

Spécimen répandu dans tous les quartiers de la capitale. « Là où les New-Yorkaises ont un rapport gymnique orgasmique, rares sont les pintades parisiennes qui prennent leur pied sur le tapis de course. » En chacune d'entre elles sommeille une championne ès excuses ridicules : « J'ai des problèmes de dos, de genou, de ventre... » Ou encore, entendu pour de vrai : « Je ne peux pas faire du Power Plate, ça va faire bouger mon stérilet. » Que celle qui n'a jamais séché un cours de body combat leur jette la première basket. ■

« Une vie de pintade à Paris », de Layla Demay et Laure Watrin, éd. Calmann-Lévy, 19 euros.



L'ARISTO PIQUANTE

Qui a dit qu'il fallait des treggings – ces impossibles pantalons en vinyle – pour être une femme, une vraie ? La pintade aristo est nulle en mode, et « elle s'en fout. Quand elle a entendu parler de taille basse pour la première fois, c'était dans les pages du "Madame", et elle pensait qu'ils avaient fait une faute, qu'ils voulaient parler de basse-taille, cette noble et ancienne technique de gravure sur métal. [...] Ce qu'elle ne fera jamais : un achat coup de cœur. Elle a cinq enfants à nourrir et trois filles à marier ». Pour s'évader – car la pintade n'est jamais le dindon de la farce : elle protège son bonheur personnel –, elle file pique-niquer « chez les bonnes sœurs », dans l'ancien jardin du couvent des sœurs de Saint-Vincent-de-

